

Le weekend dernier, les 5 et 6 juin, 41 intellectuels se sont réunis au centre Pompidou à Paris pour un rassemblement intitulé « Le parlement des liens ».

Leur objectif était de prendre un peu de recul après cette confrontation mondiale à la pandémie, et d'analyser ce qui a changé dans la vision du monde de nos contemporains. En effet, aujourd'hui les savoirs, les façons de penser sont écartelés entre l'impératif d'une communication rapide et parcellaire généré par le temps court des réseaux sociaux, et la nécessité de s'inscrire dans un temps très long pour prendre du recul, confronter ses hypothèses, et entrer en dialogue avec d'autres référentiels de pensée afin de trouver une forme d'espérance de fraternité interculturelle, qui permette de mettre des mots pour nous redire comment « nous avons tous besoin les uns des autres », car « tout est lié ». En effet, être vivant implique une interdépendance biologique, sociale, économique, environnementale et même spirituelle.

La Covid 19 a mis en lumière cette interdépendance à l'échelle planétaire non seulement sur le plan sanitaire, mais sur l'ensemble des plans du vivre ensemble : la maladie est devenue un révélateur des dysfonctionnements de notre pensée. On ne peut plus continuer à réfléchir en termes d'oppositions et de séparations : l'homme/la nature, l'économie/l'écologie, le sacré/le profane, les élites/le peuple, les sachants/les ignorants, la ville/la campagne... Tout est lié... Nous devons apprendre à habiter ensemble notre maison commune, cette maison dénommée en grec l'Oïkos, qui nous conduit à faire assumer la devise de l'œcuménisme « Tout faire ensemble ce que l'on n'est pas tenu de faire séparément ».

En préparant cette intervention, je me suis mis à rêver que ce conseil de développement pouvait être aussi un « parlement des liens qui libèrent »,

afin de prendre soin ensemble de notre Oïkos, notre maison commune qu'est la métropole MTPM, afin d'y cultiver un œcuménisme convivial pour aborder des questions aussi urgentes que celles des défis de la solidarité à frais nouveaux. « Penser globalement et agir localement » a toujours été le mot d'ordre des acteurs du développement et de la transformation sociétale.

Permettez-moi de revenir sur plusieurs thèmes récurrents évoqués pendant la période inachevée de la Covid 19. Ces quatre thèmes issus du regard d'un acteur-témoin de la solidarité sur MTPM nous invitent à une créativité renouvelée.

- 1 Prendre soin les uns des autres
- 2 Réapprendre à habiter la terre
- 3 Repenser nos façons de consommer
- 4 Retrouver du sens à cette épreuve

1. Prendre soin les uns des autres

Pendant la pandémie, la maladie a été extimisée. Des maladies assumées d'ordinaire sans bruit extérieur (hypertension, obésité, diabète...) ont transformé des individus en personnes publiquement vulnérables. Être malade ne signifiait plus seulement être victime, mais aussi être un danger pour les autres. Tout le vocabulaire est devenu schizophrénique : les personnes âgées en EPHAD en ont souffert à un degré difficilement évaluable, les personnes isolées en souffrance psychique tout autant, et les effets collatéraux sur les familles en deuil sont devant nous, comme des chocs post-traumatiques qui se préparent.

Prendre soin les uns des autres est plus que jamais une urgence sociétale : la vulnérabilité n'est pas une stigmatisation mais une commune destinée qu'il faut consentir à regarder en face pour améliorer notre façon de vivre.

Pendant le premier confinement de 2020, alors que j'effectuais une maraude dans les rues de Toulon, un sans-abri que je connaissais m'a apostrophé en me disant : "Tu vois bien que l'on n'est pas les plus fragiles : on galère, on survit, mais on tient le coup. On est les seuls dans la rue. T'as vu les autres, l'incertitude du lendemain, la peur de mourir et l'isolement : ils sont par terre. En fait, ce sont eux les plus fragiles... nous, on est les plus forts ! On vit au jour le jour, mais on vit... comme d'habitude !"

Au-delà de ce que j'ai pris dans un premier temps pour une fanfaronnade et une provocation, j'ai repensé à ce Laurent qui m'avait ainsi fait réfléchir. Les plus pauvres restent dans une société le révélateur de sa cohérence et du bien fondé de ses prétentions. Le socle républicain "Liberté, égalité, fraternité" est toujours mis à mal quand il se reflète dans le quotidien des personnes en grande précarité. Ce reflet n'est pas une remise en cause mais un stimulant pour parfaire et incarner au mieux un tel idéal de société.

Ainsi en a-t-il été du soin sur la métropole pendant la période du Covid. Tous les citoyens ont appelé de leurs vœux une meilleure prise en charge de notre système de soins, notamment dans son volet hospitalier.

Peu d'entre eux avaient conscience que depuis plus de trente ans sur la Métropole, l'association Promo Soins - UDV essaie de mettre en place une passerelle d'accès à la santé des plus démunis, en aidant les plus précaires à se réapproprier leurs droits, et en donnant des soins à ceux qui restent sans droit, grâce au dévouement d'une centaine de bénévoles du médico-social et au soutien de l'ARS.

Comment vous cacher que je rêve d'une grande Maison de Santé à proximité de l'hôpital Ste Musse qui intègre délibérément un pôle précarité, en externalisant une partie des urgences, en accueillant un dispensaire gratuit et une interface psychiatrique, et en devenant la base fixe des équipes mobiles précarité santé qui sillonnent la Métropole, de nuit comme de jour, comme des sentinelles de fraternité, créant avec l'accueil de jour et le bus de nuit de Jéricho ainsi que la résidence solidaire des Favières le

vrai samu social de la métropole.

Comment vous cacher aussi la surprise de découvrir pendant la période Covid des appels d'un public inattendu dans les rangs de la précarité : les étudiants en difficulté et les jeunes chômeurs ! Le besoin est évident de multiplier sur le territoire métropolitain des tiers lieux qui intègrent sous forme de cafés associatifs des lieux de convivialité, des possibilités d'aide alimentaire, des espaces de coworking, pour les étudiants isolés et malmenés par la crise.

Comment ne pas souhaiter que le CROUS ait une antenne de proximité sur la métropole, alors qu'aujourd'hui il faut courir à Nice pour rencontrer un interlocuteur face à face : le besoin d'un lieu d'écoute en présentiel est vital sur le campus. La visio a son charme et son efficacité mais en période difficile, le contact direct est encore plus précieux pour les étudiants fatigués par tant d'heures d'écran.

Prendre soin les uns des autres, et en particulier, des plus vulnérables, est non seulement une exigence humaniste mais c'est une condition du développement durable pour préserver la biodiversité sociétale dont la culture méditerranéenne est un creuset et un témoignage permanent

2. Habiter la terre

Le temps du confinement a modifié la façon d'habiter nos espaces : la maladie, en entraînant une restriction des libertés, a transformé nos maisons de lieu de repos et de ressourcement en lieu d'enfermement, surtout chez les plus démunis ; l'appauvrissement des échanges physiques et affectifs, l'évitement du toucher dans les contacts a pu créer un sentiment anxiogène d'assignation à résidence et a transformé en « personnes vulnérables à risque » des personnes qui ne se seraient jamais définies comme telles auparavant. Ce fut un véritable traumatisme pour des bénévoles retraités très engagés dans des initiatives citoyennes de solidarité de se voir « contraints » par leur médecin, leur téléviseur... ou même leurs propres enfants de « rester chez elles » pour se protéger ou protéger les autres. De nouveaux conflits familiaux ont ainsi pu surgir entre les différentes approches de la maladie.

Un humoriste a repris une caricature de l'affaire Dreyfus, intitulée « ils en ont parlé » montrant une échauffourée lors d'un repas familial en l'appliquant à la Covid 19 !

Tous ces traumatismes du confinement, au-delà du rêve du jardin pour ceux qui n'en possédaient pas, nous invitent surtout à réfléchir à la manière dont nous sommes disposés « à habiter la terre » sur la métropole.

Par ailleurs, la pandémie a fait prendre conscience à beaucoup que la planète entière était embarquée dans la même galère avec ce virus. Une solidarité transnationale dans l'épreuve s'est expérimentée et a parfois suscité un regard nouveau sur certaines problématiques de l'exil et de la migration. Comment un francilien qui a quitté avec effroi la région parisienne pour venir se confiner à Toulon à cause de la menace de la contagion ne comprendrait-il plus un réfugié qui s'est exilé à cause d'une menace politique ou sanitaire bien plus grave que le Covid dans sa ville d'origine déjà économiquement exsangue. Paradoxalement pendant cette période les accueils de jour pour les sans-abris et les exilés tels que Jéricho à Toulon sont restés ouverts tous les jours non seulement à cause du restaurant social en plein d'air et du service d'hygiène (douches, lavabos...), mais surtout parce qu'ils étaient des lieux de considération et d'écoute pour des personnes qui erraient dans les rues désertes comme à la dérive dans des espaces abandonnés par les citoyens ordinaires.

Alors que depuis des années les gouvernants de droite et de gauche, promettaient l'opération zéro SDF, le temps de la Covid a permis aux services de l'état d'initier en lien avec les associations une nouvelle forme d'hôtellerie sociale en proposant à six hôtels du territoire d'accueillir des sans abri : ce fut Park Hôtel à Ollioules, Triotel à La Valette, Première Classe à La Seyne, Alba Flora à Solliès Pont, Campanile à Six Fours, Jaurès à Toulon. Cette expérience n'aurait pas été possible sans la conjugaison des savoirs faire de ces structures hôtelières, mais aussi des services de l'état, du SIAO et des associations. Le soutien proactif du président de la métropole mais aussi du préfet maritime ont aussi été déterminants.

Cela a suscité dans l'écosystème inter associatif un dynamisme incroyable et pendant un an des citoyens se sont organisés bénévolement pour être présents tous les soirs dans ces hôtels comme médiateurs sociaux, logisticiens et voisins solidaires : parmi les responsables de ces équipes on peut citer un chef d'entreprise, un général des chasseurs alpins en retraite, deux avocates, un travailleur social, un agent administratif, un prêtre de paroisse, une secrétaire de direction, une responsable médico-sociale... Ces hôtels qui ont accueilli la majorité de la misère de la métropole ont été en fait des haltes d'espérance qui ont évité bien des drames et des violences dans nos rues : ils nous ont appris à habiter la terre autrement. Comment ne pas exprimer ici un appel pour que cette expérience d'hôtellerie sociale soit évaluée par la métropole en lien avec les services de l'état et poursuivie à nouveau frais en associant dans un projet d'économie sociale et solidaire des professionnels de l'hôtellerie, de la mobilité et de l'accompagnement social pour mettre en place sur notre territoire un ou plusieurs projets de gîte auberge solidaire qui soit plus pérenne. Je suis sûr que ce serait un pari gagnant pour tous.

Le développement de jardins partagés, d'espaces verts, d'activités culturelles et artistiques ouvertes à tous sont aussi autant d'autres pistes pour habiter la terre autrement en choisissant de faire de notre territoire, même dans les quartiers les plus difficiles à habiter un territoire modèle pour mettre en œuvre l'écologie intégrale, une approche systémique qui ne sépare pas le social, l'économique, l'environnemental, le culturel et le spirituel. Le projet de restauration de l'ancien monastère des Camaldules à la Seyne sur mer en sera un exemple pilote avec sa forêt urbaine, son gîte auberge, ses jardins d'insertion, son centre culturel et spirituel, et son espace d'accueil ouvert à tous. Habiter la terre en retenant les leçons de la période Covid est finalement une façon de choisir le bonheur et de le partager.

3. Repenser nos façons de consommer

La rumeur dès le début de la pandémie que le virus serait arrivé à l'homme par la consommation de viande animale à l'extrême Orient a d'emblée posé la question de la façon de consommer. Plus encore, la cessation des vols aériens et des transports routiers pour acheminer des aliments du bout du monde a rappelé les enjeux de l'autosuffisance territoriale et de la production locale.

Quand, à cela, s'est ajouté le défi de l'aide alimentaire pour les personnes en précarité économique, dont les étudiants, il n'en fallait pas plus pour qu'une des interrogations majeures de la crise du Covid fut de se demander s'il ne fallait pas repenser nos façons de consommer. Sur la métropole, quelques initiatives notables telles que la Coop sur mer, les Alchimistes, ou encore le programme TABGHA de l'UDV pour lutter contre le gaspillage alimentaire, la malbouffe, ou la culture du déchet ont permis de rassembler de nombreux acteurs pour réfléchir à cette nouvelle façon de consommer en revisitant toutes les étapes de la filière alimentaire : production agricole, lieux de distribution, éducation à la santé et ouverture de « lieux qui restaurent ».

Il serait profitable que la métropole finalise cette réflexion notamment en affinant un schéma d'implantation des épiceries solidaires, un cahier des charges pour développer la participation active des utilisateurs de ces épiceries en les articulant non pas seulement avec les surplus de la grande distribution mais aussi avec les petits producteurs locaux et les jardins solidaires.

Ce rapport à la consommation ne concerne pas seulement l'alimentation ; il est multiple et concerne tout autant l'habillement, la mobilité, la culture, le sport...

L'expérimentation depuis 2 ans de la Ressourcerie de la Rade permet de témoigner qu'il est possible de sortir d'une culture du déchet et de redonner une seconde vie aux objets tout en proposant des activités de réinsertion sociale et économique. Aujourd'hui cette Ressourcerie de la Rade est hébergée dans des locaux précaires de MTPM : peut être serait-il temps de réfléchir ensemble comment garantir son

avenir et son développement prometteur ?

Repenser notre façon de consommer c'est aussi soutenir toutes les initiatives qui permettent de consommer autrement, en pratiquant la sobriété heureuse.

4. Redonner du sens à cette épreuve

Je me souviendrai toujours de la plainte d'une personne malade à qui je rendais visite dans le service d'oncologie à l'hôpital Ste Anne. Elle me disait « ce qui m'épuise le plus ce n'est pas le cancer ni la chimiothérapie... mais c'est de ne pas pouvoir répondre à la question : pourquoi moi ? Pourquoi maintenant ? » Je suis sûr que cette question du sens s'est posée aussi pour beaucoup de personnes déclarées positives au Covid ou simplement repérées comme cas contacts. Redonner du sens dans l'épreuve est comme une perfusion vitaminée pour l'esprit de celui qui souffre... et quand cette question est collective il convient de réfléchir à quels gestes et événements il faudra penser pour sortir de l'épreuve.

Si la métropole n'a pas de temps festifs spécifiques, d'événements commémoratifs, ou de rassemblements métropolitains elle risque d'apparaître aux citoyens comme seulement un montage administratif. La sortie du Covid pourra peut-être offrir l'occasion d'un événement culturel et spirituel capable de célébrer la joie des retrouvailles, du vivre ensemble, de marquer le deuil de tous les morts du Covid, des morts nombreux dont le deuil a été escamoté. L'imagination et la créativité devront être sollicités sans exclusive.

Un projet de colloque entre l'UDV et la métropole, incluant un partenariat avec le Théâtre liberté pour l'expression culturelle et avec la chambre régionale de l'économie sociale et solidaire pour déployer ce travail en commun dans le champ de l'écologie intégrale sera probablement une caisse de résonance pour explorer cette réflexion !

La coupe du monde du Rugby en 2023 offre déjà des perspectives dans ce sens orchestrées par la ligue sud Provence Alpes côte d'Azur de Rugby.

L'engagement des entreprises locales de la métropole dans le cadre de leur RSE sur les enjeux de la solidarité avec les plus vulnérables serait une belle performance locale si la métropole pouvait les y entraîner avec enthousiasme.

Le nouveau quartier Chalucet porte le nom d'un évêque qui fut un mécène de la ville en s'impliquant dans le soin des indigents.

Le nouveau quartier Montety porte le nom d'un marin qui fut un mécène de la ville en s'impliquant dans l'éducation populaire, l'action culturelle et l'entraide sociale.

Puissent-ils tous les deux inspirer les responsables de la métropole pour tirer les leçons de la pandémie en cultivant la solidarité et en servant la Fraternité sur notre beau territoire de Toulon Provence Méditerranée.



***Gilles Rebèche**, délégué épiscopal à la solidarité, fondateur de l'UDV*